

retentissait dans les dortoirs, dans les réfectoires, dans les brigades. Ces trois mots formaient, pendant un mois, le seul vocabulaire de l'École. Cependant les anciens abandonnaient leurs salles, et sur les tableaux retournés se dessinaient avec élégance des pots à colle brisés, des pioches volantes, heureux symboles de leurs espérances. Les romans s'entassaient dans les brigades des modernes : chacun, à mesure qu'il échappait à la triple investigation de son mérite, se jetait avec avidité sur ce spécifique de nouvelle espèce. Que pouvaient faire de mieux des cerveaux obsédés, des imaginations presque étouffées dans les vapeurs de l'abstraction ? Romans vieux ou nouveaux, excellents ou détestables, depuis Fielding jusqu'à Ducrai-Duminil, depuis Lesage jusqu'à la comtesse de Bournon-Mallarme, tout était pris et dévoré de la même ardeur. Il n'était pas jusqu'aux œuvres inédites d'un de nos tambours, nommé Duguet, qui ne servissent d'aliment à notre insatiable appétit. Duguet composait des mélodrames, son esprit novateur avait devancé les hardiesses de la nouvelle école ; et sans doute il est mort ignoré, il est mort déshérité de cette auréole de gloire dont se sont couronnés, depuis quelques années, tant de génies moins puissants que le sien.

Enfin, l'heure de la séparation est arrivée ! nos anciens nous disent adieu. Placés selon leur mérite dans l'ordre des services qu'ils ont demandés, tous n'obtiennent pas ce qu'ils désirent. Quelques-uns, en petit nombre, relégués dans les rangs de l'artillerie maritime, sont désignés à l'école sous le nom singulier de *bigreneaux* ; d'autres, en moindre nombre encore, ayant épuisé sans résultat l'année de grâce qui leur fut accordée, n'obtiennent aucun emploi civil et militaire, et reçoivent la qualification de *fruits secs*. Mais aussi, fier de sa destinée, l'artilleur léger arbore déjà l'aigrette rouge, et traîne bruyamment son bancal, l'ingénieur militaire hasarde l'épaulette à demi-torsade, et l'élève des ponts-et-chaussées reprend avec orgueil le parapluie de famille dont il a seulement pris soin de faire graduer la canne.

L'élève de l'École polytechnique a, comme tous les types originaux, une physionomie à part, un caractère spécial qui se modifie rarement et qu'il porte avec lui dans le monde. Son amour du pays est devenu proverbial. Voyez : il méprise la faiblesse du Directoire, mais il l'aide de ses épargnes pour soutenir la lutte contre l'Angleterre ; après la rupture du traité d'Amiens, non content du sang qu'il est prêt à répandre, il

se fait charpentier, construit de ses mains, à ses frais, la péniche *la Polytechnique* et l'offre au premier Consul de la république expirante; un monarque parjure foule aux pieds ses serments et nos libertés, l'élève se place à la tête des légions populaires et renverse un trône en trois jours; les Cosaques menacent Paris, il lutte vaillamment contre eux à Saint-Chaumont, et brûlant de faire plus encore, il envoie à l'empereur, au commencement de 1814, une magnanime adresse pour lui demander l'honneur de combattre au premier rang sous les drapeaux de l'indépendance. On sait la réponse de Napoléon : *Dites-leur que je ne veux pas tuer ma poule aux œufs d'or.*

Désintéressé, content du bien qu'il fait, des services qu'il rend, l'élève de l'École polytechnique n'est jamais dirigé par l'appât d'une récompense. En 1830, on lui propose des grades, des croix, il les refuse. Modeste autant qu'instruit, il ne participe pas de ce vertige d'amour-propre qui aveugle la France nouvelle et lui fait jeter un dédaigneux regard sur le passé; son esprit méditatif ne se plaît guère au milieu du tumulte des salons; si son devoir ou les simples convenances de la société l'y conduisent, il observe plus qu'il ne parle, il répond plus qu'il n'inter-

roge. Poli sans être obséquieux, ne cherchant pas les discussions, mais ne les évitant jamais, il soutient son opinion sans aigreur et cause simplement avec tous et sur tout. Les coteries littéraires, politiques ou scientifiques, les bureaux d'intrigue où se font et se défont les réputations lui sont entièrement inconnus : son âme droite, loyale, se refuse même à croire qu'il en existe. Comment, en effet, un homme de cœur, un ami de la vérité pourrait-il concevoir des aggrégations d'individus, ayant tous des prétentions à l'honneur, et prenant plaisir à se déshonorer par la délation ou le mensonge, par des attaques sans conscience ou des éloges sans conviction? Le plus doux de ses souvenirs est celui qui le reporte sur les bancs de son amphithéâtre, sur le tabouret de sa brigade; il chérit de l'affection la plus tendre non pas seulement ses contemporains, mais ceux qui l'ont suivi, ceux qui l'ont précédé dans l'heureuse enceinte, objet de son amour et de ses regrets. Le titre d'ancien élève est un aimant infailible qui l'attire vers celui qui le porte. S'il habite la province et qu'on lui dise : *Ce jeune homme qui passe dans la rue est un ancien élève de l'École polytechnique*, il court vers lui, l'embrasse, l'invite à dîner, lui fait les honneurs de l'endroit, et c'est tout au

plus si, en le quittant, il se souvient de lui demander son nom.

Mais on le devine sans peine, c'est surtout à l'École, c'est dans l'ardeur généreuse de la jeunesse et lorsque de nombreuses ressources ne resserrent pas le dévouement dans de trop étroites limites, que cette sympathie d'élève à élève laisse éclater toute sa puissance. Elle rend les intérêts solidaires comme les sentiments, et les enchaîne dans les nœuds d'une responsabilité commune. Nul ancien élève victime d'un malheur immérité ne s'adressa jamais en vain à ses jeunes camarades. Il arrive assez fréquemment qu'un candidat, après avoir été admis à l'École, se trouve par l'indigence de sa famille dans l'impossibilité de payer sa pension. L'administration, sans le nommer, en prévient les diverses brigades; aussitôt on se cotise et la pension est payée régulièrement par les élèves, sans que jamais, même dans l'épanchement de l'amitié la plus intime, on ait la pensée de rechercher le nom de celui qu'on oblige. Au commencement de l'année 1810, un article signé *Assymptote*, et insultant pour le caractère des élèves, fut inséré dans le *Journal de l'Empire*. On soupçonna M. Maltebrun d'en être l'auteur. Aussitôt les têtes fermentent, les esprits s'irritent; quelques

voix prudentes cherchent vainement à se faire entendre; on repousse de timides conseils et l'on nomme une députation pour aller demander raison au prétendu coupable de son insolente diatribe. Tout Paris a su les détails de cette triste aventure, qui commença par un appel au courage de M. Maltebrun et qui finit par des voies de fait. L'empereur en fut violemment irrité. Dès le lendemain, deux ou trois bataillons de la vieille garde pénétrèrent secrètement dans l'École. Ils s'emparèrent des armes et occupèrent toutes les issues avant que les élèves eussent le moindre soupçon de ce qui se passait autour d'eux. Le projet du gouvernement était de faire un exemple; il voulait livrer à la sévérité des conseils de guerre ceux qui, après avoir provoqué un citoyen dans son domicile, s'étaient oubliés jusqu'à porter la main sur lui. Mais comment les connaître? M. Maltebrun, se conduisant en homme d'honneur, ne voulut désigner personne. On épuisa tous les moyens, les promesses comme les menaces; on finit même par accuser sans preuves, par emprisonner au hasard : six élèves furent arrêtés et conduits à Montaigu. L'idée était ingénieuse; on spéculait sur la générosité des coupables, qui voulurent en effet se dénoncer eux-mêmes; mais toute l'école était solidaire

et veillait sur eux. Ceux même qu'on venait d'incarcérer, et parmi lesquels se trouvaient deux opposants à la funeste détermination de la veille, furent les premiers à se révolter contre un dévouement qui les sauvait aux dépens de leurs camarades. La colère de Napoléon s'apaisa; il sentit qu'il n'est point de faute que ne rachète une si noble conduite. Aussi les prisonniers furent-ils bientôt délivrés, et la punition se borna-t-elle pour tous à quelques jours d'inquiétude et à deux mois d'arrêts.

Les fastes de l'École polytechnique occuperaient trop d'espace s'ils n'étaient pas traduits en noms propres. Quelles gloires, en effet, plus nombreuses et plus belles ont jailli d'un plus éclatant foyer! elles ne se bornent pas, comme tant de gloires contemporaines, à éblouir le vulgaire par le faux éclat de quelques fugitives paroles, par le seul prestige d'une éloquence qui rayonne et ne féconde pas; créatrices et vivifiantes, elles laisseront après elles des monuments durables, des œuvres que n'oubliera point l'avenir. Nommer Biot, Arago, Poisson, Malus, Petit, Dulong, Poinsot, Gay-Lussac, n'est-ce pas signaler à la reconnaissance du pays les dignes continuateurs des Berthollet et des Lagrange, des Laplace et des Lavoisier? Si les noms juste-

ment célèbres des généraux d'Anthouard et Rogniat, qui président les comités de l'artillerie et du génie, manquent à la liste des promotions, ne voit-on pas inscrits sur ses colonnes ceux des généraux Bertrand, Haxo, Berge, Évain, Dode, Rohault de Fleury, Duchand, Deponthon, Desprez, Valazé, Treussart, Prévost de Vernois, Fabvier, etc.? Quatre anciens élèves de l'École polytechnique, les généraux Bernard, Athalin, Gourgaud et le colonel Berthois, sont au nombre des aides-de-camp du Roi des Français, et parmi eux les trois premiers étaient désignés au choix de Louis-Philippe par le choix antérieur de l'empereur Napoléon. On trouve les enfants de l'École partout, et presque toujours au premier rang: dans la diplomatie, dans l'administration, dans les deux chambres, et jusque sous la toge du magistrat. Elle a vu tour à tour siéger sur ses bancs, Chabrol de Volvic, Anglès, d'Arros, Walkenaër, Augustin et Camille Périer, Héricart de Thury, Héron de Villefosse, Rendu, de Wailly, Gueneau de Mussy, de Praslin, de la Villegontier, de Breteuil, de Tascher, de Saint-Aulaire, de Barante, de Clermont-Tonnerre, de Montebello, Cordier, Berigny, Jouselin, Riollay, Paixhans, Ch. Dupin, Admirault, Laguette-Mornay, de Tracy, Colomès, Lami, Chaillou, Tonnet-

Hersent, Reboul, Freteau de Peny, Cottu, etc. Les étrangers les plus illustres ont brigué l'honneur d'en suivre les cours, et c'est une gloire que revendique aussi M. le duc d'Orléans, dont l'instruction déjà si brillante se rehausse encore de ce nouveau lustre.

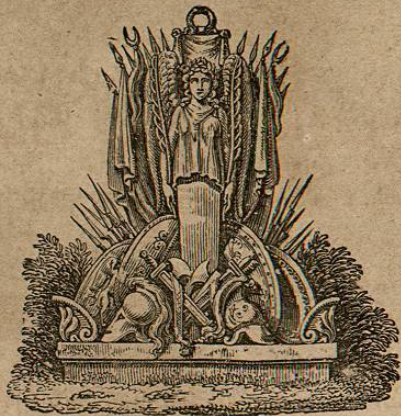
Certes, ce n'est pas une mine peu féconde que celle dont en peu d'années on extrait tant de richesses! je n'en ai dit pourtant qu'une faible partie. Combien d'anciens élèves distingués par une capacité brillante, par des services de chaque jour, restent ensevelis dans l'obscurité d'une position subalterne. Estimés de leurs camarades qui apprécient leur mérite, ils sont ignorés de la France qui jouit de leurs travaux sans les connaître. Si Soult, si Montalivet ont pu donner un essor rapide à de précieuses facultés, c'est à la faveur du nom de leurs pères; si Goblet, qui serait encore simple capitaine du génie en France, se trouve à la fois général et ministre en Belgique, c'est qu'après la séparation des deux pays, l'un manquait des talents dont abondait l'autre : mais Dartois, mais Vanéechout, mais Blévec, qui marchèrent à la tête de leurs promotions, mais tant d'autres dont le nom m'échappe, que sont-ils encore? combien d'illustres aveniris la Restauration n'a-t-elle pas trahis, en desséchant

les sources de la gloire. Aussi, durant cette triste époque, des hommes jeunes encore, des officiers d'un haut mérite, las de parcourir des carrières sans issue, se sont-ils jetés dans des voies nouvelles : Cabrol devient le créateur et le directeur des célèbres forges de Decazeville dans l'Aveyron; Ogée, Decaïeu quittent l'épée, l'un pour le compas de l'architecte, l'autre pour le mortier de procureur du roi; Choumara, auteur de plusieurs savants mémoires sur la fortification, inventeur d'un système économique de fourneaux pour les casernes, donne sa démission; Marquis se fait industriel; Michelot dirige l'un des meilleurs pensionnats de Paris; Bussière entre dans la carrière municipale, et le père Enfantin dans celle des dieux.

Un fait immense domine les nombreux souvenirs que j'ai consignés dans cet article, c'est que, depuis bientôt quarante ans, les arts, les sciences, l'industrie, n'ont pas fait un progrès dont l'École polytechnique ne puisse revendiquer la gloire. Son nom se mêle à toutes nos améliorations sociales comme à tous nos triomphes militaires. Il est inscrit dans les annales de nos victoires comme dans celles de la civilisation européenne. Sublime institution que celle dont la paix se montre reconnaissante comme

la guerre, et qui trouve, dans la fécondité de ses ressources, un remède aux maux qu'elle a causés !

CH. LIADIÈRES.



L'OUVERTURE DE LA CHASSE

AUX ENVIRONS DE PARIS.



J'ai vu bien du grotesque en ma vie ; j'en ai vu dans nos bals, dans nos drames, dans nos concerts, dans nos amours-propres, dans nos modes, dans nos religions nouvelles, dans nos athénées, dans nos places publiques, dans nos palais, dans nos gouvernements : j'en ai vu partout ; mais je n'ai rien vu en conscience de plus grotesque que l'ouverture de la chasse dans la plaine de